

**Nicole
Avril**

Jeanne

Roman

Flammarion

Extrait de la publication

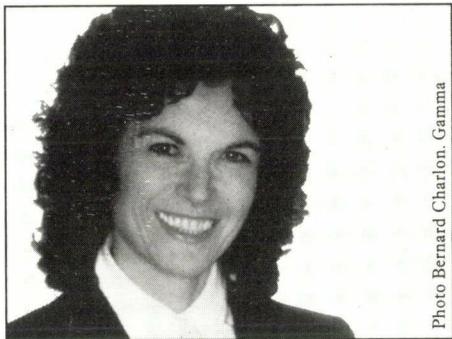


Photo Bernard Charlon, Gamma

Nicole Avril

Nicole Avril a publié six romans : "L'Été de la Saint-Valentin" (1972), "Les Gens de Misar" (1972), (Prix des Quatre Jurys), "Les Remparts d'Adrien" (1975), "Le Jardin des Absents" (1977), "Monsieur de Lyon" (1979), "La Disgrâce" (1981).

Jeanne

Don Juan aujourd'hui qui serait-il ? Une femme, répond Nicole Avril.

Jeanne, son héroïne, détient un pouvoir sur les corps et les cœurs, elle est chirurgien : chirurgie cardiaque. A plonger ses mains dans les entrailles, à mener sans relâche un combat contre la mort, Jeanne a appris à jouir d'une existence qu'elle sait toujours menacée, toujours périssable.

Avec jubilation, elle possède ses amants successifs, mais, dans sa quête de l'éternel masculin, le désir meurt avec son accomplissement. D'homme en homme, elle poursuit sa chasse car le plaisir est impitoyable. Femme de notre époque, elle se découvre un corps sans limites et il lui faut toujours plus : la volupté et l'amour, le désir et la complicité.

Nicole Avril crée avec Jeanne un type de personnage tout à fait nouveau. Haletant et lyrique, le récit mêle, de rebondissements en rebondissements, la joie et la violence.

"La cruauté, en littérature tout au moins, est signe d'élection", écrit Cioran.



JEANNE

DU MÊME AUTEUR

LES GENS DE MISAR, roman (Albin Michel, 1972).

L'ÉTÉ DE LA SAINT-VALENTIN, roman (Jean-Jacques Pauvert, 1972).

LES REMPARTS D'ADRIEN, roman (Albin Michel, 1975).

LE JARDIN DES ABSENTS, roman (Albin Michel, 1977).

MONSIEUR DE LYON, roman (Albin Michel, 1979).

LA DISGRÂCE, roman (Albin Michel, 1981).

TAISEZ-VOUS, ELKABBACH, document. En collaboration avec Jean-Pierre Elkabbach (Flammarion, 1982).

NICOLE AVRIL

JEANNE

roman

FLAMMARION

Avec le soutien du



www.centrenationaldulivre.fr

Il a été tiré de cet ouvrage :

**TRENTE EXEMPLAIRES SUR PUR FIL
DES PAPETERIES D'ARCHES
DONT VINGT EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS DE 1 A 20
ET DIX EXEMPLAIRES, HORS COMMERCE, NUMÉROTÉS DE I A X**

© Flammarion 1984

Printed in France

ISBN 9782081301986

**Baise m'encor, rebayse moy et baise :
Donne m'en un de tes plus savoureux,
Donne m'en un de tes plus amoureux :
Je t'en rendray quatre plus chaus que braise.**

Louise LABÉ

I

Il a cet air fragile des hommes qu'elle s'apprête à quitter. Jeanne se glisse hors du lit et tire le drap sur le corps de celui qui reposera bientôt au creux de sa mémoire. Il a épuisé en elle un instant de vie et déjà ses traits sont bus par l'oreiller. Où vas-tu? demande-t-il. De sa main, il tâte le lit. Il ne sait pas encore qu'il est seul.

– Jeanne, où vas-tu?

Se taire. Pourquoi dire je pars et rendre à la réalité l'homme à demi endormi? Pourquoi dire je reviens et mentir? Chut, murmure-t-elle en lui caressant le front. Bruits d'eau. Si elle était chez elle, elle se laverait entièrement, des cheveux jusqu'aux orteils. Mais, après l'amour, elle n'est jamais chez elle. Elle devra accomplir toute une série de gestes mécaniques avant de refermer la porte derrière elle. Que la nuit doit être douce dehors! Il fera bon marcher le long de la Seine à grandes enjambées. Elle a connu la brousse, le marais et la prairie..., le sable, la roche et la boue..., les algues, les épineux et la mousse..., le bitume et la terre..., la terre meuble, la terre fendillée, la terre grouillante, la

terre dans laquelle on s'enfonce comme un bœuf, la terre qu'on égratigne d'une patte échassière. Pour un peu, elle reconnaîtrait un pays en le touchant du pied. Il lui suffirait de fermer les yeux pour sentir de nouveau le désert lui brûler les jambes et, tout contre son mollet, le souffle du coyote qui la suivit un soir dans la Vallée de la mort.

– Jeanne, Jeanne, que fais-tu? Je t'attends. Je t'attends, Jeanne.

– Je pars, répond-elle.

– Non, proteste l'homme.

– Dors, tu es beau quand tu dors.

– Tu es déjà habillée?

– Demain, je me lève tôt.

Il dit que c'est stupide, qu'il a prévu du thé de Chine et des croissants pour le petit déjeuner. Quel dommage, répond-elle avec gentillesse, et elle pense qu'ils prévoient tous du thé de Chine et des croissants pour le petit déjeuner. Demain, quand elle se réveillera chez elle, elle prendra le temps, comme chaque matin, de faire griller des tartines de gros pain avant de se rendre à l'hôpital.

– Reste, Jeanne, je t'en prie.

Il est assis sur le lit, les jambes en tailleur, le torse dressé. Peut-être est-il émouvant ou persuasif. Jeanne ne le voit plus. Jeanne l'entend à peine. Il est ce qui la sépare de la nuit. Et même si l'on n'était pas en juin et même si l'asphalte chaud n'avait pas cette odeur d'oiseau rôti dans son plumage, il lui faudrait fuir la chambre de cet homme qu'elle a en un soir séduit, pris et rejeté.

A chaque départ, elle ne peut s'empêcher de penser à Pierre, et ce souvenir fortifie encore sa volonté d'en finir au plus vite. Impossible de dénombrer les hommes qu'elle a connus depuis Pierre. Pourtant il suffit que l'un d'eux lui demande de rester pour qu'aussitôt elle retrouve, avec une sorte de complaisance dont elle n'est pas dupe, le visage de son premier amant. C'était à l'automne. Contre la vitre, les mouches de l'année 62 venaient crever. Pierre avait un peu plus de dix-sept ans, Jeanne un peu moins. De part et d'autre de la fenêtre palière, l'épaule accotée au mur, ils se taisaient. Au sol, traînait une feuille de salade. Malgré les allées et venues de l'immeuble, personne n'avait songé à la ramasser. Ne s'agissait-il pas d'une pièce à conviction?

Mme Hémard partageait avec la mère de Jeanne le troisième étage d'une maison aux persiennes disloquées et au crépi travaillé par une lèpre récurrente. Chaque jour, l'entêtée Mme Hémard s'acharnait à secouer sa salade sur le palier situé entre le deuxième et le troisième étage et, chaque jour, une feuille tombait de son panier. Les plaintes, les cris et les intimidations avaient été sans effet. De l'éphéméride de Mme Hémard, s'échappait une feuille quotidienne. Au sixième, un vieux célibataire, M. Loiseau, vivait seul avec sa mère. Quand il croisait Mme Hémard, il ne manquait jamais de lui réciter son quatrain :

*Votre romaine me gêne,
Votre mâche me fâche,
Votre scarole m'affole,
Votre laitue me tue.*

Pierre regardait Jeanne qui n'en finissait pas de se taire.

– Dis quelque chose, mais dis quelque chose!

Dans le silence de Jeanne, le visage de Pierre se décomposait. La peau devenait crayeuse et les yeux liquides.

– Tu ne m'aimes plus?

Elle regardait les chats se poursuivre à travers les ruines d'un immeuble voisin bombardé pendant la guerre. Vingt ans après, les décombres étaient toujours là. Sur un pan de mur, un bébé Cadum commémorait le souvenir du droguiste mort dans sa boutique, sous les parpaings et les savonnettes.

– Je ne t'aime plus, avait-elle dit enfin.

– Tu en aimes un autre?

– Non.

Elle avait répondu non machinalement. Aimait-elle un autre homme? Ses appétits étaient beaucoup plus exigeants. Pourquoi un homme? Pourquoi un seul? Elle se sentait grandir. Une croissance hâtive. Bientôt cette maison ne serait plus à sa taille. Le long de ses membres, de son cou, de ses mains, montait l'impatience. Mon Dieu, donnez-moi des bras immenses, car c'est le monde entier que je veux embrasser! Pierre regardait à travers ses larmes cette jeune ogresse dont la chevelure en désordre flambait. Avec rage, il avait écrasé deux mouches contre la vitre sale, puis ses genoux avaient fléchi et, la tête contre les cuisses de Jeanne, il avait donné libre cours à sa détresse. Elle n'oublierait jamais les sanglots de Pierre, l'horreur sur ce visage tout juste sorti de l'enfance, les grimaces, les refus et le

vide du regard. Depuis, elle avait connu des ruptures plus poignantes encore, pourtant c'était toujours le souvenir de Pierre qui l'encourageait à partir afin d'éviter les drames.

– Tu ne veux pas que je t'accompagne? interroge l'homme, toujours assis sur le lit, les jambes croisées

– Reste au chaud, répond Jeanne.

– Tu n'as pas été bien?

– Mais si.

– C'était une première fois, tu verras..

– Tout était pour le mieux. Je te le jure.

– Quand nous retrouvons-nous?

– Nous verrons. Non, je t'en prie, ne bouge pas Je ferme la porte.

– Tu es sûre d'avoir été bien?

Jeanne rit.

Dans la crainte de sentir la porte se rouvrir derrière elle, elle ne prend pas le temps d'appeler l'ascenseur Trois étages, ce n'est pas la mort! Elle ne cesse de répéter à ses patients qu'il faut réapprendre à se servir de ses jambes. Si sa voiture ne l'attendait pas à quelques mètres de l'immeuble, elle rentrerait chez elle à pied. Paris est tout juste à la mesure d'un marcheur. Pour aller de la Butte où Jeanne a aimé un homme au Village suisse où elle dormira seule, ne suffit-il pas de suivre la pente?

La ville est tiède comme un nouveau-né. Une légère brise mêle ses odeurs de feuillage et de goudron. Il est

onze heures à peine. La poussière devient violette et l'avenue est plongée dans le silence des nuits tropicales. On dirait qu'une germination secrète va faire lever la pâte. Paris du Capricorne. Paris des soirs immenses.

Jeanne marche sous les platanes. A chaque fois qu'elle se retrouve seule, une sorte d'ivresse s'empare d'elle. Sa respiration s'approfondit, ses sensations deviennent plus aiguës, ses pensées plus claires. Elle s'appartient. Et elle retrouve intacte l'impression de bonheur des siestes enfantines, quand, dans la chaleur de l'été, on dort portes et fenêtres ouvertes et qu'il n'y a plus de séparation entre le dedans et le dehors, entre le corps et le lit, entre soi et le monde. On est là, on pèse de tout son poids, mais, d'un seul souffle, on peut s'envoler aux confins du paysage.

Derrière Jeanne, un pas rythme son allure sur la sienne. Les autocars des touristes montent vers la place du Tertre. *So nice, isn't it?* Oui, *so nice, so nice*. Elle n'a jamais cessé de découvrir Paris avec cette jubilation du premier instant. *So nice!* Le pas a ralenti quand Jeanne a marqué un temps, mais l'homme est resté derrière elle. Elle jurerait que c'est un homme. Il n'y a qu'un homme en chasse pour marcher sur vos traces, pour s'acharner à les brouiller, pour vous voler le soir, la promenade et la joie, pour vous violer du regard et, même s'il fait nuit, pour vous ravir jusqu'à votre ombre.

Autrefois, à Lyon, les suiveurs ont fait de Jeanne un gibier. Chaque année, au moment de la foire, c'était la grande battue. Il fallait se résigner à ne plus quitter le gîte ou alors à détalier au plus vite, car les suiveurs

locaux recevaient pour quinze jours le renfort des nationaux et des étrangers. La rue de la République devenait une jungle et, dans chaque cinéma, on sonnait le débouché. Leur haleine sur sa nuque, leurs mots à son oreille, leurs lèvres mouillées, leur chuchotis humide, n'importe quoi, n'importe qui... Jeanne veut regarder en face. Jeanne veut choisir. Non! criait-elle à ses poursuivants entre la place des Jacobins et celle des Cordeliers.

Elle se retourne brusquement. Pour un peu, son suiveur la heurterait.

– Pardon, bafouille-t-il d'un air penaud.

Ce n'est pas un homme, mais un enfant. Il émet divers sons qui ne parviennent pas à faire des mots. Il se balance d'une jambe sur l'autre. Il a quatorze ou quinze ans, une voix tremblotante et une main aux ongles rongés qui ne cesse de faire aller et venir la fermeture à glissière de son blouson.

– Vous êtes fou! s'exclame Jeanne.

Ses yeux le jugent sans aménité. Quiconque ose troubler son air, son eau ou sa promenade est un ennemi.

– Je ne vous ai pas fait peur au moins? finit-il par articuler.

– Peur, toi, tu veux rire?

La raillerie a fait sur le gosse l'effet d'une gifle. Jeanne ajoute d'un ton plus conciliant :

– Va te coucher, c'est l'heure, et, crois-moi, oublions cela.

– Vous me demandez pas pourquoi je suis là?

– Ta mère...? Elle ne va pas bien?

- Si, très bien. Je l'ai vue aujourd'hui à l'hôpital.
- Alors quoi?
- Rien...
- Tu me guettes, tu me pistes et tu prétends que ce n'est rien. Vous avez un sacré culot, jeune homme!
- Je vous demande pardon.
- Allez, monte. Je vais te déposer chez toi.

A peine a-t-elle entrouvert la portière droite de la voiture qu'il se pelotonne sur le siège comme un chiot frileux.

- Et si j'avais dormi là, tu aurais attendu toute la nuit?

Il dit oui en souriant. De toute évidence, la perspective d'une veille prolongée paraît moins l'effrayer que ce face à face.

- Tu m'as suivie?
- Oui. Depuis l'hôpital.
- Imbécile!

Il rentre la tête dans les épaules, tandis que la voiture s'engage rue Caulaincourt. Jeanne ne supporte pas qu'on se jette au travers de son chemin. Pourtant, la violence de ses propos masque une gêne. Cet enfant ne lui paraît-il pas encore plus jeune qu'il y a trois jours, quand elle l'a vu pour la première fois? Les genoux serrés, les mains à plat sur les cuisses, il était assis au chevet de sa mère. Il est resté immobile lorsqu'elle est entrée dans la chambre, mais elle a vu rosir ses joues. Permettez-moi de vous présenter mon fils, a dit Mme Lorin en décollant avec effort ses épaules des oreillers. Il n'y a guère plus d'une semaine que Jeanne l'a opérée. Le fils s'est alors levé et, les

par-dessus la balustrade le corps de Jeanne a basculé tout entier du côté du vide et de la nuit.

Viva a cru entendre rire dans sa chute celle qu'elle avait aimée plus que sa mère.

*Achevé d'imprimer en juin 1984
sur presse CAMERON
dans les ateliers de la S.E.P.C.
à Saint-Amand-Montrond (Cher)*

— N° d'édit. 10192. — N° d'imp. 1065. —
Dépôt légal : avril 1984.
Imprimé en France